

## L'ENTRETIEN DU MOIS

### LES SOUS-MARINS NUCLÉAIRES... L'AFRIQUE AUX MILLE VISAGES... LA VIE D'UN ÉLU EN PENN AR BED...

L'ancien Commandant en second du Redoutable raconte...

- La vie à bord d'un sous-marin nucléaire...
- Regards d'un militaire de carrière sur les enjeux géostratégiques d'aujourd'hui...
- Ombres et lumières de l'Afrique profonde : récits d'un autre monde...
- Chef d'entreprise dans la tourmente de la guerre civile ivoirienne...
- « Je ne me suis pas engagé dans la vie de la cité pour faire de la politique !... »
- « Il faut en Centre-Bretagne de ces personnages capables d'enfiler des bonnets rouges quand c'est nécessaire... »

Un entretien avec M. Michel Plucinski,  
Président de la Communauté de communes de l'Aulne Maritime

« Mes dernières années vécues en Côte-d'Ivoire, en pleine guerre civile, ont été très difficiles ! Je me suis retrouvé avec cinq autres Européens, un jour d'avril 2011, pris en otage par des soldats de la garde républicaine de Laurent Gbagbo, kalachnikov sur la tempe, aux cris de : « On va tous vous abattre, sales Français... » (etc.) !

Nous n'avons eu le salut qu'en vidant les coffres de la société, et en courant comme des fous sous une rafale de kalachnikov.

Cela laisse une drôle d'impression ! J'ai vraiment cru un moment que ma vie allait s'arrêter là... »

De prime abord, l'on perçoit chez M. Plucinski l'homme d'action et de décision : regard vif, franc et direct, débit rapide des paroles, expression énergique du visage... Nul doute : l'officier de Marine et le capitaine d'entreprise devenu décideur politique à l'heure de sa dynamique retraite percent sous l'extérieur de l'homme sans composition de façade qu'il est...

Mais l'échange laisse tout autant entrevoir un homme attentif aux autres et à leur sort, qui « marche » aussi « à l'affect », et en qui la vie d'équipage en mer a gravé à cœur l'esprit

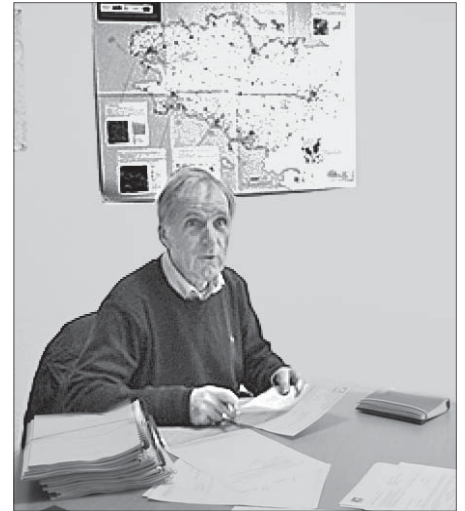
d'équipe, ainsi qu'il le dit...

Interviewer M. Plucinski, c'est embarquer pour un singulier voyage à travers un parcours de vie dense, divers, riche de mille expériences...

C'est aussi bien pénétrer dans les sous-marins nucléaires de la Force de frappe française que dans les méandres de la vie africaine, dans le monde de l'entreprise ou celui de la gestion des collectivités locales, passer du cœur de l'Afrique à celui de la Bretagne...

C'est aller et venir du récit et de l'anecdote à la pensée, de l'action à la réflexion...

C'est écumer les mers d'une vie dont on sent bien qu'elle pourrait faire un livre-témoignage.



#### ■ Voudriez-vous vous présenter brièvement ?

« J'ai coutume de dire que je n'ai pas un nom très breton : né à Nantes, je suis d'origine russe par mon père et vendéenne par ma mère.

J'ai 68 ans, suis marié et nous avons quatre enfants et bientôt 5 petits-enfants.

Je suis entré très jeune dans la Marine, à 16 ans, et suis un pur résultat de « l'ascenseur social » républicain puisque j'y suis rentré comme apprenti mécanicien en 1963 pour en sortir capitaine de frégate, l'équivalent de lieutenant-colonel dans l'armée de Terre...

Après cette carrière complète dans la Marine – où je suis resté 26 ans – j'ai entamé, à 42 ans, une carrière dans le civil, en Afrique, assumant successivement deux fonctions dans un chantier naval appartenant à un Breton connu : Vincent Bolloré. J'y ai travaillé durant 23 ans...

Rentrant en France, en Bretagne, pour la retraite – j'y suis depuis 3 ans – j'ai tout d'abord connu un grand « coup de cafard », et même une certaine déprime, après les temps difficiles vécus à la fin de notre séjour en Côte-d'Ivoire, liés aux années de guerre civile... Puis, une jeune amie de ma fille, qui voulait se lancer en politique, dans notre commune du Faou, m'a demandé de venir les aider à « Réveiller le Faou » – c'était le slogan de la campagne des municipales. Bien que n'y connaissant rien, j'ai répondu « oui »... Contre toute attente, notre liste a remporté les élections, et je me suis retrouvé élu de la commune du Faou, puis président de la Communauté de communes de l'Aulne maritime, au gré de circonstances dont nous reparlerons sans doute...

La mer a toujours été ma passion. Je m'étais mis au golf en Afrique... Mais je n'ai plus le temps de faire grand-chose aujourd'hui, la commune et la Communauté de communes me prenant énormément de temps ! »

■ ***Vous avez été « plus jeune sous-marinier » de France... Quelle image ou quelle impression vous vient d'emblée à l'esprit au souvenir de cette époque de votre vie ?***

« Je vais dire comme tous les « anciens » : « C'était le bon temps ! »...

Ceci dit sur le ton de la plaisanterie, certes, mais aussi avec vérité. C'était une autre époque. Les deux mots qui résument et caractérisent pour moi ce moment de ma vie, sont « équipe » et « camaraderie ».

Equipe et équipage – la racine est la même – alors qu'aujourd'hui il est souvent difficile de former des équipes...

Dans les sous-marins, dès que le panneau était fermé pour l'immersion, du commandant de bord jusqu'au dernier des matelots – ce que j'ai été au début – tout l'équipage formait un bloc soudé, quels qu'aient été les grades, les origines, les couleurs... Et c'était le cas aussi bien dans les sous-marins classiques, à propulsion Diesel, que dans les sous-marins nucléaires... Le même esprit d'équipe régnait partout.

C'est cet état d'esprit que j'ai essayé de recréer par la suite – avec succès je l'espère ; et à en croire ce que l'on m'a dit – dans l'entreprise Carena où j'ai travaillé en Côte-d'Ivoire ; que j'essaie aussi de maintenir dans mon travail pour la commune et la Communauté ; et que je veux conserver tout au long de ma vie. »

■ ***Quels événements, expériences ou faits vécus à bord des sous-marins vous ont le plus marqué ?***

« En négatif, je mentionnerais la perte du sous-marin Minerve en 1968 : la disparition de tout l'équipage, qui nous a extrêmement choqués et marqués...

Pour l'anecdote, c'est à cette occasion que je me suis retrouvé, petit jeune sous-marinier, à côté du très grand Charles de Gaulle lors d'une messe en souvenir de cet équipage...

Puis, dans le même registre dramatique, la perte du sous-marin Eurydice en mars 1970, voici 45 ans à quelques jours près. Perdre tous ces camarades a été quelque chose d'épouvantablement difficile à vivre !

Côté positif : toujours cette camaraderie extraordinaire qui nous unissait. Pour vous en donner une image : quand nous embarquions pour 30 à 35 jours, nous nous retrouvions à la porte de la base sous-marine de Lorient – le sous-marin étant à 500 mètres environ – pour partir en cortège et en chantant, bras dessus-dessous, commandant en tête...

Ce n'est plus tout à fait pareil aujourd'hui. L'exigence de sécurité qu'impose la présence des armes nucléaires à l'Île-Longue, par exemple, modifie les comportements, mais l'esprit demeure.

Par ailleurs, je n'ai jamais connu d'incidents sérieux dans les sous-marins – quelques petites voies d'eau ou petits incendies dans les sous-marins classiques, mais rien qui ait mis nos vies en danger – et aucun incident dans les sous-marins nucléaires. Ce sont des machines qui tournent à la perfection. »

■ ***A quelles particularités de la vie de sous-marinier est-il le plus difficile de s'habituer ?***

« Question difficile... Je ne suis pas claustrophobe – vous l'imaginez bien – et suis toujours parti en mer avec plaisir. Ma femme pourrait vous le confirmer, et aurait pu s'en inquiéter !

Et cela était aussi vrai pour les patrouilles de 70 jours dans les sous-marins nucléaires que pour celles de 30-35 jours en sous-marins classiques, auparavant...

Pourtant, j'ai fait 10 patrouilles dans ceux-ci, soit un total d'environ 700 jours en mer.

Le plus dur était l'absence de nouvelles de la famille. La femme du premier commandant du Redoutable, le futur amiral Louzeau, avait dit : « Nous sommes des veuves sans

chagrin » ! Une petite phrase qui illustre très bien cette réalité : les femmes de sous-marinières étaient réellement des veuves pendant 70 jours à chaque patrouille, « sans chagrin » parce qu'elles attendaient – ou espéraient – le retour de leur mari...

Le seul contact autorisé était l'envoi d'un « family-gramme » par semaine au sous-marinier : un genre de télégramme de 20 mots signature comprise – c'est 40 mots aujourd'hui – qui ne devait transmettre que des bonnes nouvelles. La moindre chose négative, même la plus petite maladie infantile, était bannie, censurée par la Marine... C'était la vie des « Bisounours » !

Mais nous les attendions, ces 20 mots hebdomadaires ! Je me souviens de ma première patrouille de 70 jours : ma femme devait accoucher 3 jours après le départ. J'ai reçu un message qui ne me permettait pas d'être assuré que tout allait bien, puis pour une raison mal élucidée plus aucun message durant 3 semaines...

Je me suis alors fait un scénario catastrophique, et suis vraiment « tombé au fond du trou ». Heureusement que j'avais autour de moi cette équipe de vrais camarades qui – commandant en tête – me remontaient le moral !

La sortie à l'air libre est un autre moment particulier ; on sort ahuri ; agressé par l'air, l'oxygène, la lumière naturelle, le vent, les distances, car l'œil a perdu l'habitude des longues distances et a besoin de 48 heures pour s'y réaccoutumer. Il est déconseillé de conduire pendant ce laps de temps... Dans un sous-marin nucléaire, la plus grande distance visible est de 30 mètres, dans la « tranche missiles ». »

■ ***Vous avez été durant plusieurs années commandant-adjoint du « sous-marin nucléaire » (S.N.L.E.) Le Redoutable... Que ressent-on à se trouver ainsi au sein de la chaîne de responsabilité de la force de frappe atomique ?***

« Honnêtement, l'on n'y pense pas. La formation est telle qu'on « oublie » que derrière nous – puisque c'est dans la partie arrière du sous-marin – se trouvent des missiles nucléaires...

Il y a régulièrement tout un entraînement, et toute une mise en condition avant chaque embarquement pour nous permettre de remplir au mieux la mission qui nous est assignée par le gouvernement, telle que le général de Gaulle l'avait définie : défendre le « sanctuaire » français ; c'est-à-dire infliger des dommages aussi grands que nous l'aurions permis nos « petits moyens franchouillards », en visant les grandes villes de l'URSS, puisque nous étions à l'époque dans la « Guerre Froide », face à l'immense puissance de ce bloc soviétique...

La situation est très différente aujourd'hui ! »

■ ***La vie à bord d'un S.N.L.E. diffère-t-elle de celle d'un sous-marin ordinaire ?***

« Pas du tout. Sinon que dans un sous-marin classique l'on vit avec l'air contenu dans le volume de la coque – avec quelques moyens pour améliorer un peu le système, comme la production d'oxygène – et il est donc nécessaire de remonter régulièrement sous la surface pour sortir le « tube d'air », que les Allemands appelaient le « schnorschell », de façon à ventiler le bord : éliminer le CO<sub>2</sub> et faire entrer de l'oxygène, puis relancer les moteurs diesel pour recharger les batteries, puisque ces sous-marins fonctionnent avec des moteurs électriques quand ils sont en plongée...

La seule contrainte du dimensionnement d'un sous-marin nucléaire, ce n'est ni le bateau lui-même, ni la machine ou le cœur nucléaire, mais le volume du frigo : la quantité de nourriture à emporter pour 130 hommes et 70 à 80 jours. L'autre aspect, c'est la résistance humaine, mais elle pourrait être prolongée au-delà de 100 jours pour des conditions particulières de fortes tensions... »

■  **Votre formation et votre spécialité étaient la physique nucléaire ; quels « métiers » ou activités vous ont-elles conduit à exercer dans la Marine ?**

« Ingénieur en Génie atomique, ma spécialité était le fonctionnement d'un réacteur nucléaire, qui reste le même pour un réacteur de centrale atomique et celui d'un sous-marin : un circuit primaire d'eau contaminée, qui transmet son énergie – à travers des tubes – à un réseau d'eau secondaire, transformée en vapeur pour faire tourner une turbine qui alimente un alternateur produisant de l'électricité...

Contrairement à ce que beaucoup de gens pensent, un sous-marin nucléaire est un bateau à vapeur ! Son hélice tourne grâce à des moteurs alimentés par de la vapeur...

J'ai donc commencé par être mécanicien dans la Marine – avec une formation polyvalente pour les moteurs diesel et les chaudières à vapeur, puisqu'il y avait encore beaucoup de navires à propulsion vapeur, alimentés par des moteurs consommant énormément de gasoil...

Après avoir occupé divers postes d'ingénieur mécanicien, j'ai travaillé un peu à terre : en 1983-1984, en tant que commandant en second au Centre nucléaire de Cadarache où la Marine possédait deux réacteurs nucléaires. Avec une petite équipe, nous formions les futurs ingénieurs – commandants ou commandants en second – et les équipages des sous-marins nucléaires. Ils venaient se former à terre sur un vrai réacteur nucléaire en fonctionnement...

Puis, de 1984 à 1987, j'ai été professeur à l'Ecole Militaire de l'Energie Atomique de Cherbourg. J'y enseignais la technique des réacteurs et la technologie. Un métier différent, qui m'a beaucoup plu. J'avais affaire à des « élèves » particulièrement sages et studieux, certains ayant déjà 30 à 35 ans et 4 ou 5 galons !

Enfin, j'ai donc été commandant en second du S.N.L.E. le Redoutable... »

■  **La Marine – ancienne « Royale » – est un puissant creuset de formation humaine... En quoi a-t-elle modelé l'homme que vous êtes ?**

« Plus on monte en grade, plus on apprend à s'intéresser aux plus « petits ». C'est ce qui m'a aidé ensuite, dans mon métier, à la tête de mon entreprise en Côte-d'Ivoire : ne pas oublier le « petit » manoeuvre, le soudeur...

J'ai essayé de transmettre cela à tous les employés, de tous les échelons, et ils me l'ont bien rendu !

Mais, oui, je dois beaucoup à la Marine et à l'Ecole de la République.

C'est grâce à la Marine que j'ai pu gravir rapidement tous les échelons : entrer à 16 ans dans une Ecole de Maîtrance à Toulon – il y en avait une à Brest et une à Toulon à l'époque ; la Marine comptait alors 70 000 personnes contre 36 000 aujourd'hui... Puis, j'ai pu devenir jeune officier-marinier – second Maître – à 18 ans, ce qui m'a effectivement valu d'être « l'un des plus jeunes sous-marinières de France »...

Grâce à des professeurs qui ont su déceler que j'avais peut-être quelques parcelles de capacités cachées qui dormaient quelque part, j'ai pu intégrer l'Ecole Navale par voie interne et faire une carrière d'officier : Ecole Navale, tour du monde sur la Jeanne d'Arc, Ecole d'Ingénieur, puis spécialisation en Génie atomique... »

■  **Les équilibres géostratégiques mondiaux sont en pleine recomposition et la situation est à la fois très mouvante et pleine de risques... Quel regard portez-vous sur ces mutations et fractures profondes, et sur les enjeux actuels ?**

« La situation actuelle est extraordinairement compliquée...

J'ai fait un bref passage par l'Ecole de Guerre en 1987, et à l'époque les données étaient encore relativement simples : nous avions d'un côté le bloc soviétique, et en

face le bloc occidental, pour schématiser... Aujourd'hui, la menace est diffuse comme on le voit par exemple avec « Daech ». Ils sont partout : en Irak, en Syrie, en Afrique... comme un cancer qui se répand.

Et les grands positionnements pris à l'époque de la Guerre Froide sont remis en cause, parce que nous ne sommes pas confrontés à un ennemi bien défini, bien localisé...

Me mettant à la place d'un commandant de sous-marin nucléaire, j'imagine combien il doit être difficile de motiver son équipage pour partir pendant 70 jours sous les mers pour défendre la patrie... Contre qui ?

Avec une menace aussi diffuse, comme on l'a vu lors des attentats du mois de janvier, il est difficile pour les états-majors de mettre en place une doctrine de défense, si ce n'est d'apporter une aide, comme on l'a fait en Afghanistan, au Mali...

Cela exige beaucoup d'hommes et beaucoup de moyens !

Par contre, hormis quelques épiphénomènes, je ne vois pas, très personnellement, de menaces militaires particulières pour nous du côté de l'Asie – Chine, Inde... – où la « guerre » est économique ; une « guerre » qui est en train d'anéantir notre économie...

Quant à l'Ukraine et la Russie, mes origines font que je suis d'assez près ce conflit. L'Ukraine a été sous influence russe depuis très longtemps, bien avant la période soviétique, et tous les dirigeants russes ont en vision cette histoire d'une grande Russie, avec des accès à plusieurs mers, au nord et au sud...

Il y a là un jeu un peu subtil, dont je pense que l'on n'a pas fini de parler ! »

■  **L'armée française et les moyens de son action sont au cœur de débats récurrents. Vous l'avez connue, « vécue » de l'intérieur. A-t-elle encore la possibilité de répondre aux exigences qui lui sont imposées ?**

« Pour l'instant oui... Mais l'armée de Terre – en particulier – est extrêmement sollicitée et a atteint ses limites extrêmes. Elle a du mal à assurer ses rotations d'effectifs sur le terrain... »

■  **Après la Marine, vous avez commencé une deuxième vie, qui vous a mené en Afrique... Pourquoi ce choix du « continent noir » ?**

« C'est un « choix » qui – comme souvent cela m'est arrivé – s'est fait un peu au hasard ! Il s'est trouvé que, partant pour ma dernière patrouille et ayant été promu capitaine de frégate, j'ai appris que mon affectation suivante serait à l'Etat-Major de la Marine à Paris, pour m'occuper des futurs projets concernant les sous-marins. Un poste qui ne m'attirait pas du tout !

Trois jours après mon départ pour les 70 jours de patrouille, ma femme reçoit un appel d'un ami, que j'avais connu lors de ma formation de sous-marinier, et qui téléphonait depuis la Côte-d'Ivoire pour me proposer un poste de directeur technique dans un chantier naval, appartenant à l'époque à l'armement maritime Delmas-Vieljeux, bien connu en France, et racheté en 1991 par le groupe Bollore...

Comme je ne pouvais répondre moi-même à cette proposition, c'est ma femme qui a écrit à la société pour « faire ma promotion », et 48 heures après, M. Delmas-Vieljeux en personne l'a appelée au téléphone pour lui dire que c'était la première fois qu'une épouse lui vantait les mérites de son mari, mais qu'il n'embauchait personne sans une rencontre personnelle...

Pendant 70 jours, les « Familygrammes » hebdomadaires ont évoqué l'Afrique...

Et à mon retour, après « conseil de famille », péripéties et entretiens successifs au Havre et à Paris, je signalais le

contrat de travail dans le bureau parisien de M. Vieiljeux, quittais officiellement la Marine le 4 janvier 1990, et commençais ma nouvelle carrière le 6 janvier à Abidjan ! »

### ■ **En quoi y consistait votre travail ?**

« Dans un premier temps, et pendant 9 ans, j'ai été directeur technique de l'entreprise – son numéro deux en quelque sorte – ce qui était une suite assez logique de ma carrière de sous-marinier. Notre travail consistait à construire des petits navires en acier : petits remorqueurs, engins de port (etc.) jusqu'à 30 mètres, et à réparer tous les types de navires, essentiellement dans le monde de l'exploitation et de la recherche pétrolière offshore d'une part, et dans le monde de la pêche pour le carénage et l'entretien des grands thonniers-senneurs de Concarneau, qui venaient pêcher le thon tropical au large des côtes africaines... »

Puis, j'ai dirigé cette société CARENA pendant une douzaine d'années, après avoir suivi une formation à HEC, où j'ai passé un Master... »

### ■ **Ce travail a été largement reconnu et l'on vous a décerné des prix, dont celui de « Meilleur manager d'Afrique de l'Ouest » en 2008-2009. La dimension humaine – humaine et sociale – de votre travail a ainsi été saluée en particulier... Quelles considérations et préoccupations vous ont dictées ces réalisations ?**

« A ce poste de directeur général, ayant un directeur technique pour adjoint, j'ai un peu délaissé l'aspect technique du travail pour m'attacher au côté humain.

En Afrique, il n'existait rien à l'époque ; et il n'existe bien souvent toujours pas grand-chose : pas de retraites ou presque, ni de sécurité sociale au sens où nous la connaissons ici... »

Avec mon équipe de cadres, aidés par une société d'Assurance française, nous avons mis en place une véritable mutuelle qui permettait de prendre en charge 70 % des frais de soins du salarié et de sa famille. Cela permettait donc de soigner le « noyau dur » des 300 employés de la société, soit environ 300 personnes, plus 1500 à 2000 personnes de leurs familles.

Le siège du Groupe à Paris a tout d'abord eu un peu peur du prix que cette assurance-maladie allait coûter. Mais quand on compare le coût de l'absentéisme pour problème de santé, et celui de la mutuelle, la société elle-même est largement gagnante !

Nous sommes parvenus à réduire cet absentéisme à pratiquement zéro ! Car, contrairement à ce que l'on croit souvent ici, les ouvriers africains sont extrêmement sérieux, courageux et pointilleux... Je leur ai toujours « tiré mon chapeau » !

Nous avons aussi créé une cantine, avec repas équilibrés, contrôlés par des nutritionnistes. Car beaucoup de nos ouvriers habitaient loin du chantier naval, à 1 ou 2 heures de transport, à cause du prix du logement à Abidjan. Ils devaient se lever à 4 ou 5 heures du matin pour arriver au travail à 7 h 30, le ventre vide. Puis, ils ne mangeaient qu'une poignée d'arachides, une banane ou une mangue à midi, reprenaient le travail jusqu'au soir... Or, vous imaginez la déperdition calorifique quand il fait 35°C à 38°C à l'ombre en extérieur, 45-50°C au soleil, mais que la température peut atteindre 60°C à 65°C à l'intérieur du ballast d'un bateau qu'on vient de sortir de l'eau... Nous avons donc mis en place cette cantine gratuite.

Nous avons des ouvriers en meilleure santé, et libérés des soucis et des incertitudes concernant celle de leurs familles, ce qui a favorisé cet esprit d'équipe et la motivation au travail...

Par ailleurs, nous avons aussi entrepris de lutter contre le sida, car j'ai vu des collaborateurs dépérir en quelques mois et mourir de ce fléau. Je me souviens en particulier de

ce dessinateur industriel, un homme remarquable, véritable athlète de surcroît – champion de Côte-d'Ivoire du lancer de javelot... En six mois, il a dépéri au point qu'il fallait le porter pour monter les quatre marches qui donnaient accès à son bureau...

En ce domaine, l'Afrique est un autre monde. Ma femme, qui s'est occupée de plusieurs dispensaires, vous le dirait : le sida était « une maladie de Blancs », créée par les Blancs. Elle n'existait pas pour eux... ! Et l'Afrique a perdu des dizaines de milliers d'hommes et de femmes frappés en pleine force de l'âge... »

### ■ **L'Afrique... Elle passionne et « envoûte » presque – dit-on – les Occidentaux qui y vivent ou y ont vécu... Quelles lumières et ombres y avez-vous particulièrement découvertes ?**

« On ne connaît jamais l'Afrique ! Après y avoir vécu pendant 23 ans, je dirais modestement que je ne connais qu'une petite vérité de l'Afrique... Il faut être africain, et africain impliqué dans la vie de son pays, pour la comprendre.

Il y a tant de réalités qui dépassent notre entendement que nous ne pouvons imaginer la vie africaine, le poids de certaines traditions, des choses qui nous paraissent totalement anachroniques mais qui font partie de leur vie quotidienne... »

Un exemple : en 1997, l'entreprise avait été confrontée à une grève dure, qui a failli la faire couler. 200 à 300 employés ont quitté le chantier naval, puis n'y sont jamais revenus après la grève !

Tout cela parce qu'ils avaient procédé au sacrifice rituel d'un bœuf dans la lagune d'Abidjan, pour sceller leur pacte de grévistes, ce qui les liait rituellement.

L'on était bien au-delà des questions et des luttes syndicales et autres comme nous les connaissons en Europe. Et pas un ouvrier n'a rompu le pacte...

Des exemples comme celui-là, il y en aurait mille à raconter.

C'est un autre monde, et si vous ne prenez en compte ce genre de choses, si vous n'admettez pas de « vivre avec », vous ratez votre métier et votre séjour en Afrique...

La ville d'Abidjan est une capitale moderne, de 6 millions d'habitants, mais où les téléphones portables et tout le reste cohabitent avec les traditions ancestrales, les rites tribaux les plus obscurs...

Du côté positif, je mentionnerais la joie de vivre des Africains, la chaleur humaine, la gentillesse, la convivialité... Et une chose que l'on ne connaît plus en France : le soutien apporté par la famille à ses « vieux ». Le mot est d'ailleurs très affectif et très déférent dans la bouche d'un Africain, et cela veut tout dire ! Là-bas, on traite avec autant d'attention les personnes âgées que les enfants. Même la plus pauvre des familles prendra en charge ses personnes âgées.

Par contre, cette omniprésence de la famille peut avoir des conséquences difficiles : un jeune qui a reçu le plus petit soutien dans son enfance – ne serait-ce qu'un cartable donné par son oncle – va lui en être redevable matériellement tout au long de sa vie.

J'ai vu des cadres de l'entreprise avoir à charge 25 personnes : toute la famille d'un frère décédé, des oncles et tantes ou cousins...

On dit qu'en Afrique de l'Ouest, un salarié fait vivre 20 personnes en moyenne !

Et celui qui essaie de se soustraire à ces obligations risque de « mourir d'une courte maladie » comme on le dit à Abidjan : c'est-à-dire d'être empoisonné... »

### ■ **Quels maux principaux freinent le développement de ce continent, voire le « gangrèment », à vos yeux ?**

« Essentiellement, la corruption... Et à tous les niveaux. J'en ai eu quelques expériences « édifiantes » !... Il y a eu

quelques progrès en ce domaine, mais il reste beaucoup de chemin à faire !

On pourrait y ajouter d'autres faits, comme le gaspillage des richesses naturelles, les mauvaises pratiques de gouvernance... »

### ■ **Existe-t-il une Afrique ou des Afriques ?**

« Il y en a au moins trois : l'Afrique du Maghreb. L'Afrique subsaharienne – francophone et anglophone. Et l'Afrique australe – avec l'Afrique du Sud en particulier, qui est vraiment un monde à part... »

Et même l'Afrique subsaharienne, qui compte une bonne vingtaine de pays, forme une certaine mosaïque.

Deux « révolutions » ont changé l'Afrique ces vingt dernières années : l'arrivée de la parabole TV et celle du téléphone portable.

Avant les années 90, chaque pays avait sa chaîne TV d'Etat, totalement contrôlée par la présidence, émettant quelques heures par soir, avec principalement un discours interminable du chef d'Etat, et un petit feuilleton familial suivi de l'hymne national...

Les informations étaient filtrées et la plupart des Africains ne connaissaient rien au monde extérieur.

Avec l'avènement de la parabole, en quelques mois, ils ont découvert ce monde et ses réalités... les meilleures et les pires !

Même chose pour le portable : seuls quelques Africains privilégiés possédaient le téléphone fixe auparavant, et à partir du début des années 2000, le téléphone portable s'est répandu partout. Une véritable explosion. Presque tous en ont au moins un, et beaucoup en ont 2 ou 3, tous en service ! La Côte-d'Ivoire a 6 opérateurs téléphoniques pour seulement 20 millions d'habitants... »

### ■ **Pourquoi l'avez-vous quittée ? Ressentez-vous, comme d'aucuns, l'appel de l'Afrique ?**

« Au départ, en 1990, nous avons envisagé d'y rester dix ans... Puis, j'ai tellement aimé ce métier lié à la mer – qui a toujours été ma passion – et l'Afrique elle-même, que nous avons prolongé le « bail » de cinq ans en cinq ans !

Arrivé à l'âge de 65 ans, et après 23 ans, je comptais arrêter après 3 ou 4 mois supplémentaires...

Mais les dernières années vécut là-bas, en pleine guerre civile, ont été très difficiles ! Je me suis retrouvé avec cinq autres Européens, un jour d'avril 2011, pris en otage par des soldats de la garde républicaine de Laurent Gbagbo, kalachnikov sur la tempe, aux cris de : « On va tous vous abattre, sales Français... » (etc.) !

Nous n'avons eu le salut qu'en vidant les coffres de la société, et en courant comme des fous sous une rafale de kalachnikov. Puis, comme nous nous trouvions coincés entre la Présidence, une base de l'armée ivoirienne et un bâtiment de l'ONU – un triangle où cela tirait de partout – il a fallu se cacher pendant 24 heures dans des épaves, en attendant que des chars de l'Armée française et des Casques bleus viennent nous chercher et que nous soyons évacués par hélicoptère...

Cela laisse une drôle d'impression ! J'ai vraiment cru un moment que ma vie allait s'arrêter là. Et j'ai eu du mal à m'en remettre...

Et pourtant j'aime l'Afrique, et nous serions prêts à retourner vivre là-bas ! C'était le fait de gens égarés, dans le contexte d'une guerre civile... Mais l'Ivoirien moyen est quelqu'un de très sympathique. Ce qui nous manque, ce ne sont pas ceux que l'on appelle là-bas « les d'en haut-d'en haut », mais le petit marchand de mangues du quartier, la petite commerçante sur le marché, la caissière du supermarché... tous ces gens avec qui vous avez des conversations, des échanges presque familiaux, des relations chaleureuses... Des choses qui n'existent presque plus ici ! »

### ■ **De retour en France depuis quelques années, vous voici engagé dans la « vie de la cité », élu de la commune du Faou et président de la Communauté de communes de l'Aulne maritime... Pourquoi cette « troisième vie » au lieu d'une « retraite paisible et bien méritée » ?**

« Pas pour « faire de la politique ». Si je ne cache pas mes opinions politiques, je travaille et veux travailler sans parti-pris ni connotations politiques. Nous ne faisons pas de politique politicienne dans la commune, mais essayons – Droite et Gauche – de faire avancer des projets.

Et il en va de même au sein de la Communauté de communes, où les chamailleries et attaques perfides ne sont pas de mise. Tout cela dans un contexte général qui n'est pas facile, avec les réformes territoriales en cours, la fameuse « Loi NOTRe » qui nous attribue de nouvelles compétences et charges, comme celle de l'assainissement et de l'eau, ce qui est un énorme chantier !...

Nous avons évoqué les circonstances de mon entrée assez inopinée dans la vie politique et la gestion d'une collectivité locale, choses dont il ne me restait que des notions scolaires lointaines, et dont 23 années d'Afrique m'avaient relativement déconnecté...

Etant élu sur la commune du Faou et la Communauté de communes, l'on m'a proposé d'être candidat à la présidence, en me donnant 48 heures de réflexion, parce que deux des maires nouvellement élus ne souhaitaient pas se présenter, et que les deux autres étaient dans une situation de rivalité historique... J'ai donc découvert « le métier » en le pratiquant !

Ma volonté est de faire vivre dans ce domaine cet esprit d'équipe et de camaraderie que j'ai connu dans la Marine et développé dans l'entreprise Carena. Mais ce n'est pas toujours facile à transposer dans le monde politique... »

### ■ **Quelles ont été vos premières impressions d'ancien militaire et chef d'entreprise en pénétrant dans ce monde des affaires de la cité... de la politique ?**

« Il y aurait beaucoup à dire ! Ce sont deux mondes différents... »

Je venais de 23 ans dans le privé, au sein d'un grand groupe, où les décisions se prennent de façon réfléchie, raisonnée, chiffrée... mais rapide ! Et je découvre, effaré, la lenteur de la vie administrative...

Nous avons en France 10 % de chômage et nous entendons dire que la priorité est à la vie économique... Mais un exemple : au Faou, nous avons deux à quatre demandes d'installations de PME-PMI par mois.

Nous n'avons plus de place, mais avons un terrain classé en « zone agricole » qui pourrait faire l'affaire. Hélas, il faut 3 ou 4 ans avant de pouvoir le transformer en zone artisanale. Les entreprises frappent à la porte, mais les lois sont telles que nous sommes obligés de leur dire de revenir dans 3 ans. Résultat : elles vont ailleurs... Ce genre de chose m'anéantit !

Autre réalité dont j'ai pu prendre la mesure : ce véritable « mille-feuille » français ; élu du Faou, j'ai affaire avec la commune, la Communauté de communes, la métropole du pays de Brest, le canton et le département, la Région, l'Etat... et l'Europe !

Enfin, j'ai mesuré la complexité créée par l'empilement de nos législations. Nous avons des réglementations sur tout et rien, et les contraintes sont telles qu'une collectivité locale ne peut presque plus rien faire ! Les meilleurs projets n'avancent pas. »

### ■ **Comment l'élu local que vous êtes voit-il le développement des « petits » territoires ; ses impératifs, ses enjeux, ses freins... ?**

« Je ne suis pas pessimiste, mais je perçois les difficultés. La réforme territoriale me semble nécessaire. Une Communauté de communes qui compte moins

de 20 000 à 30 000 habitants n'aura plus les capacités humaines et financières d'assumer les compétences qui lui sont imposées, d'autant qu'elles vont encore augmenter...

Comment pourrions-nous – avec nos neuf salariés de la Communauté de l'Aulne Maritime, dont quatre administratifs – effectuer la gestion de l'eau, de l'assainissement, de l'habitat (permis de construire...) (etc.) ? C'est impossible ! Il faut donc mutualiser en grossissant...

Mais cela créera d'autres problèmes, notamment pour les habitants qui vivront loin des centres de décision... »

### ■ **Quel est votre avis sur le maillage ou le découpage territorial ?**

« Il faut à tout prix conserver les mairies. C'est l'échelon que repère et connaît le mieux tout administré. Le maire est le personnage-clé de l'échelon local dans la France rurale, avec le secrétaire de mairie, l'employé municipal... Il faut conserver cette proximité.

Or, on retire actuellement beaucoup trop de prérogatives aux mairies. Les maires ne feront bientôt plus que les mariages et les enregistrements de naissance... C'est aberrant ! »

### ■ **Et comment le grand voyageur perçoit-il les spécificités de ce territoire breton du « bout du monde » ?**

« La ruralité me paraît en péril, le monde agricole en particulier... »

Et nos petits territoires doivent lutter pour ne pas être oubliés, étouffés entre les grands blocs que constituent les métropoles. Pour nous en Finistère : Brest-métropole – le premier en poids avec 400 000 habitants – Quimper, et Morlaix... »

### ■ **Le territoire de « l'Aulne maritime » est-il davantage tourné vers l'horizon du large, l'océan, que vers la terre et la Bretagne centrale ?**

« Nous sommes plus proches de la mer, comme son nom l'évoque.

Trois de nos quatre communes dépendent du statut « littoral » : le Faou, Rosnoën et Pont-de-Buis. Nous avons d'ailleurs les contraintes de l'empilement de lois spécifiques : lois littorales, loi « Natura 2000 », loi ALURE depuis avril 2014... !

Il faut reconnaître que nous avons un superbe fond de rade. Et ayant beaucoup voyagé, je ne puis d'ailleurs que constater que le Finistère dans son ensemble est un département magnifique !

Si ma femme et moi, qui sommes nantais, avons choisi de venir vivre ici, c'est parce que ce territoire a du caractère, du sens, des paysages variés, vallonnés... et des gens de caractère. »

### ■ **Voisin du Poher – que baigne aussi le flot de l'Aulne – comment voyez-vous l'avenir de ce « cœur de la Bretagne » ?**

« Il a des figures qui le défendent bien, et sans lesquelles ce territoire du Poher serait sans doute mort !

Il faut de ces personnages capables d'enfiler des bonnets rouges quand cela est nécessaire... Même si on y risque quelques excès ; mais sans ces combats, Carhaix n'aurait pas conservé sa maternité, ni même son hôpital.

La Région Bretagne dit et semble vouloir défendre notre « cœur de Bretagne »... J'espère qu'elle le fera vraiment, et qu'elle y parviendra...

J'avoue que la tâche n'est pas aisée. »

### ■ **Vous avez été « scout » ! Que vous reste-t-il de cette aventure de jeunesse, et que pensez-vous du scoutisme ?**

« Je l'ai pratiqué de 12 à 15 ans, et il a été pour moi quelque chose d'extraordinaire. Là encore, c'était l'esprit d'équipe, la camaraderie, une vie en plein air, l'apprentissage

de la débrouillardise, de l'autonomie... C'est une bonne école de formation à la vie.

J'en garde un excellent souvenir ! »

### ■ **Vous qui avez mené des hommes, quelles seraient, à vos yeux, les potentialités et qualités particulières des femmes ?**

« J'ai toujours admiré les femmes de sous-marinières, qui voient régulièrement leur mari partir pour 70 jours, sans aucun contact. Ma femme a eu 4 enfants. J'étais parti pour chaque naissance... Nous avons calculé qu'en mettant bout à bout mes périodes d'absence de la maison, cela faisait un cumul de 14 années sur 48 ans de mariage !

La femme a globalement une force de caractère supérieure à celle des hommes, une capacité d'organisation dans la vie quotidienne pour gérer de multiples tâches : métier, enfants, vie de la famille, tenue de la maison... »

### ■ **Quelles personnalités vous ont le plus impressionné ? Et quelle personne, parmi « les anonymes » ? Pourquoi ?**

« Parmi les anonymes, ce sont les petits, les « sans grade » d'Abidjan que nous côtoyions chaque jour, leur gentillesse, leur amitié gratuite qui se traduisait par de petits gestes du quotidien... »

Et parmi les autres, je mentionnerai mon premier commandant de sous-marin nucléaire : un saint homme dans tous les sens du terme, qui a fini amiral.

C'est l'homme qui, par sa manière d'être et de vivre au quotidien, m'a le plus marqué, et que j'ai le plus respecté. Un homme qui ne pense – car il vit toujours – qu'à faire du bien, et qui était pourtant commandant de sous-marin nucléaire. Un homme de foi. Proche des plus humbles, du dernier de ses hommes. Jamais je ne l'ai entendu se mettre en colère, élever la voix pour se faire obéir... mais tous ses équipages l'auraient suivi au bout du monde, tellement il avait un « charisme » naturel... »

### ■ **De vos racines, des expériences très diverses de votre vie, quelles valeurs humaines avez-vous héritées, ou lesquelles vous êtes vous forgées, qui soient à vos yeux essentielles pour une vie d'homme ?**

« L'esprit d'écoute et l'esprit d'équipe. Je suis parfois un solitaire, mais savoir écouter les autres et travailler avec eux me semble essentiel. »

(Entretien recueilli par Samuel Charles)